

## A la poursuite des maraîchers boliviens de Buenos Aires... Tours et détours méthodologiques pour aborder des acteurs qui se dérobent

Julie Le Gall

**C**hoisir d'étudier une population de migrants pose un certain nombre de défis méthodologiques que doivent relever les chercheurs en sciences sociales, quelle que soit leur discipline (géographie, anthropologie, sociologie...), notamment pour aborder les migrants sous l'angle biographique. Ainsi, avant même de commencer à mener des récits de vie, des entretiens directifs ou semi directifs, des enquêtes de type ethnologique, etc., il faut pouvoir entrer en confiance avec une population souvent méfiante.

Or, paradoxalement, si les ouvrages méthodologiques décrivant ce type d'entretiens sont nombreux, aucun n'aborde leurs préliminaires, comme si les techniques d'approche dépendaient de l'ingéniosité de chaque chercheur, ou étaient propres à chaque terrain, aux migrants étudiés. Ne peut-on construire une méthode pour aborder les migrants à partir des récurrences tirées des expériences de chacun ?

Cet article propose un retour sur l'expérience de trois terrains de thèse de géographie, effectués entre 2006 et 2009. J'étudie les espaces maraîchers de l'Aire Métropolitaine de Buenos Aires (AMBA) au sens large d'espaces de production et de commercialisation (grossiste et détaillante) des légumes pour l'approvisionnement de la capitale argentine, situés tant dans les périphéries proches et éloignées, que dans l'espace central de la Capitale Fédérale. L'activité maraîchère de la capitale argentine présente la spécificité d'être entre les mains de migrants boliviens. Arrivés à Buenos Aires dans les années 1970 depuis les provinces du Nord et Nord-Ouest argentin où ils faisaient les travaux saisonniers de récolte, ou directement de Bolivie, ces migrants sont devenus en trente ans les acteurs principaux et indispensables de l'activité maraîchère. D'ouvriers agricoles, ils ont pu devenir métayers, puis producteurs, et accéder parfois à un emplacement sur un marché de gros ; de vendeurs ambulants, d'autres ont réussi à louer un local (ou plusieurs) pour avoir un magasin de primeurs. A tous les échelons, ils ont remplacé les anciens migrants espagnols, portugais et italiens, qui occupaient l'activité productrice et commerciale maraîchère depuis parfois le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Etudier la présence et l'installation des Boliviens dans ces espaces maraîchers permet de travailler sur le rôle des réseaux sociaux et spatiaux dans les recompositions territoriales métropolitaines de Buenos Aires.

D'un point de vue méthodologique, la volonté d'analyser les formes territoriales prises par la communauté bolivienne tout au long des trente dernières années m'a

conduite à effectuer des longs terrains (sept mois, trois mois, un an) et à mener avec eux soit des entretiens longs, soit des récits de vie, pour comprendre leur arrivée, leur installation dans les différents interstices de la métropole, leurs trajectoires sociales et spatiales, leur appropriation des espaces d'accueil et leurs relations à la société argentine. Cette façon de faire correspondait aussi à des choix personnels : je préférerais la collecte et le traitement de données qualitatives, et souhaitais privilégier l'échange avec les populations que j'interrogeais. Mais en Argentine, les migrants des pays limitrophes, issus des vagues d'immigration les plus récentes, sont connues pour se dérober à la vue d'interrogeurs, quels qu'ils soient. Les Boliviens des espaces maraîchers de Buenos Aires n'échappent pas à cette tendance, et malgré leur présence dans tous les espaces périurbains et centraux de la métropole, les aborder pour mener des entretiens s'est souvent apparenté à un parcours du combattant : ce sont des acteurs visibles, mais qui cherchent à se rendre invisibles. Revenir sur ce parcours empirique permet de proposer une approche préliminaire aux enquêtes de migrants, et de réfléchir sur la spécificité du regard géographique pour aborder les migrants sous un angle biographique.

### **Des acteurs visibles mais inaccessibles : éléments de cadrage et questionnements**

Les Boliviens en Argentine ne sont pas des clandestins, ils peuvent être sans papiers mais cela ne les empêche pas de travailler dans l'activité maraîchère, et les dernières politiques migratoires argentines leur sont plutôt favorables (Le Gall et Sassone, 2007). Ils sont visibles dans les espaces maraîchers, connus et reconnus dans l'activité, installés dans l'ensemble de l'Aire métropolitaine de Buenos Aires. Mais paradoxalement, ils sont inaccessibles. Comment et pourquoi se dérobent-ils ?

### **Des migrants visibles, connus, reconnus ; des migrants bien installés**

Les Boliviens maraîchers, d'origine andine<sup>1</sup>, sont identifiables dans la population argentine, dont une grande partie descend des Européens. Ils peuvent être confondus parfois avec des Péruviens ou Equatoriens, ou le plus souvent avec des Argentins du Nord-Ouest, mais sont visibles d'un point de vue physique, et reconnaissable comme migrants ou descendants de migrants. Au-delà des apparences, ils sont connus, notamment pour leur activité commerciale de détail : les portègues vont facilement chez « la Bolivienne du coin » pour faire leurs achats quotidiens de fruits et légumes, car ils privilégient la fraîcheur des produits vendus. Dans la production, leur rôle est totalement intégré par les habitants des espaces maraîchers périurbains, même s'il est moins repéré de la population urbaine. Et plus spécifiquement, l'ensemble des acteurs non boliviens de l'activité maraîchère (producteurs, commerçants, institutions, municipalités, ingénieurs agricoles, fournisseurs de produits phytosanitaires...) a conscience de la prédominance bolivienne dans ce secteur. S'ils voient parfois cette incursion d'un œil critique et interrogateur, les Argentins l'acceptent, conscients que personne ne souhaite reprendre l'activité, et considèrent que personne ne peut faire concurrence à la capacité de travail des Boliviens. Les Boliviens maraîchers sont ainsi reconnus de l'ensemble des Argentins.

La visibilité des Boliviens est associée à leur installation et à leur circulation. Cette population de migrants (ou descendants de migrants) est mouvante dans l'espace régional de Buenos Aires plus qu'entre l'Argentine et la Bolivie. Les Boliviens interrogés ne rentrent qu'occasionnellement en Bolivie car les producteurs ne peuvent laisser leur exploitation et les commerçants ne peuvent fermer leur local ou laisser leur emplacement sur un marché de gros durant

<sup>1</sup> Des départements de Potosí, Tarija, Sucre, Cochabamba pour la majorité d'entre eux.

une longue période d'absence. Ils circulent pour vendre leurs produits, ce qui augmente leur visibilité dans l'ensemble de l'AMBA, mais il s'agit d'une visibilité sélective : elle est concentrée sur certains lieux, à certaines heures.

Les stratégies de territorialisation développées par les migrants tendent à renforcer leur visibilité. La création de marchés de gros, la multiplication des points de vente de légumes en plein centre et en périphérie proche de Buenos Aires témoignent de leur appropriation des espaces maraîchers et tendent à créer des « mini Bolivie » en réseau (Cortès, 200 ; Le Gall, 2007). Cette accentuation de leur visibilité est aussi politique puisqu'ils sont encouragés par le gouvernement argentin (notamment par les municipalités) à légaliser leur situation en obtenant un document d'identité (Domenech, 200 ; Le Gall et Sassone, 2007), ou à participer à des programmes de subventions agricoles, qui nécessitent cette légalisation.

Par rapport à d'autres migrants perpétuellement en mouvement (en fuite ?), le cas des Boliviens maraîchers, installés et circulant librement dans l'AMBA sans contestation de leur rôle, pourrait ainsi sembler facile à étudier. Cependant, pour le chercheur, ils restent des acteurs difficiles à interroger, comme s'ils cherchaient à rester invisibles.

### Des migrants inabordables

Avant de décrire les attitudes des Boliviens à mon égard, je dois préciser que j'étais identifiée comme argentine jusqu'à ce que je parle et dévoile un accent étranger : le fait de savoir ensuite que j'étais française et donc, également étrangère en Argentine, a pu nous rapprocher, comme si nous étions « entre migrants », mais le premier contact restait difficile. Alors que je déambulais dans les allées des marchés de gros pour la première fois, ma présence pouvait intriguer l'ensemble des commerçants. Je les saluais,

leur posais des questions anodines sur l'activité du jour ou la qualité des produits, mais la curiosité n'était pas toujours mutuelle : si les Argentins demandaient assez vite d'où je venais et ce que je faisais sur le marché, les Boliviens n'avaient pas cet intérêt et fuyaient toute relation autre que celle de client/acheteur.

Comment se sont manifestées ces stratégies d'évitement ? Lorsque je marchais entre les allées, comme si j'allais acheter, les commerçants d'origine bolivienne avaient tendance à détourner la tête ou à faire comme s'ils ne me voyaient pas. S'ils me demandaient ce que je voulais acheter et que je disais que j'étais là pour faire un travail pour la faculté, en général, ils continuaient à s'affairer comme avant ou s'arrêtaient une seconde. Avec les commerçants ou les producteurs, au bout d'une demi minute de conversation (où je me présentais), les réactions se résumaient à quelques bribes : *Je n'ai pas le temps, j'ai du travail ; Il faut voir ça avec mon mari ; Je ne sais pas répondre, Je ne peux pas répondre*. Si j'arrivais à parler un peu plus longtemps et à poser quelques questions, certains montraient des signes d'impatience évidents, ou répondaient par « oui » ou « non » (et je finissais par formuler moi-même les réponses à mes questions), et d'autres m'interrompaient en me demandant pourquoi je posais ces questions. Lorsque j'avais la chance que la conversation s'installe un peu plus, certains signes montraient leur dérobée : les hommes ne me regardaient pas quand je leur parlais, ou si j'étais accompagnée d'un homme, s'adressaient à lui. Dans tous les cas, l'arrivée de la première question ou remarque personnelle, par exemple au sujet de leur lieu d'habitation par rapport au lieu de production, mais surtout au sujet de leur origine bolivienne, provoquait une fermeture immédiate.

Ces éléments correspondent tout à fait à la réputation des Boliviens, considérés par les Argentins (entre autres préjugés d'ordre dépréciatif (Benencia, 2004) ) comme silencieux et méfiants envers toute personne

qui les aborde. J'étais prévenue, mais non convaincue : m'arrêter sur ces premières réactions aurait constitué un échec pour la suite des recherches.

### Une remise en question personnelle

Ces premières réactions m'ont conduite à une remise en question importante. Ce blocage venait-il d'eux ? D'autres chercheurs travaillant sur les migrants ne rencontraient pas mes difficultés, tandis que des collègues étudiant les Boliviens se heurtaient au même blocage, et, pour les Boliviens, il était difficile de distinguer le chercheur (questions d'ordre scientifique), de l'agent de police ou des douanes (questions migratoires : papiers, légalité ou non du travail...) ou du fonctionnaire d'Etat ou de la municipalité (questions d'impôts). Mais le blocage ne venait-il pas aussi de moi ? D'un mauvais choix méthodologique, trop axé sur des éléments biographiques, d'une manière de faire inadéquate, indélicate, ou tout simplement de ma manière d'être, qui tendait à respecter le fait que les personnes ne veulent pas se livrer ?

J'étais partie sans préjugés et en faisant attention aux questions que je posais, et même si j'ai adopté une démarche très empirique et exploratoire, j'avais fait de nombreuses lectures sur les méthodes de recherche face aux migrants, notamment sur les méthodes biographiques. Je n'étais pas partie « nue » mais face à la réalité du terrain, ces éléments préparatoires sont vite apparus caduques, voire inutiles : entre le moment où j'ai fait le choix d'une approche biographique, et le moment où j'ai réalisé les entretiens, il s'est passé une longue période (au moins trois mois, souvent plus), que l'on ne peut écarter de la recherche car elle y contribue totalement. Que s'est-il passé durant ces longues semaines, à l'intérieur de moi, face à moi ? Pourquoi ce passage de la théorie des récits de vie à la pratique est si long ? Ces questionnements ne me sont pas, il me semble, propres (d'autres chercheurs

en sciences humaines et sociales s'y sont confrontés), mais travailler avec des populations de migrants rend-elle cette attente spécifique ?

Ces mois d'approche n'ont été possibles que parce que j'en avais le temps : la possibilité d'effectuer de longs séjours de terrain m'a permis de tester différentes approches et d'accepter la lenteur de ces approches. Cette démarche lente et patiente m'a interrogée à de nombreuses reprises sur l'efficacité de ma façon de faire, mais surtout sur ma formation de géographe. Je ne doutais pas que les résultats obtenus seraient interprétés et traités de manière géographique, mais le fait même de me demander si j'étais bien en train de faire de la géographie, et non de l'ethnologie ou de l'anthropologie m'a très fréquemment renvoyée à la spécificité du terrain des géographes. Travailler avec des migrants qui se dérobaient, avec lesquels il me semblait impossible d'accélérer la collecte des informations, m'a poussée dans les retranchements de la géographie. Si le géographe a un mot spécifique à dire sur l'analyse des questions migratoires (Faret, 2003), qu'apporte-t-il de particulier à la méthode d'approche des migrants ?

### Aborder les migrants en s'immergeant : une méthodologie intermédiaire

Sous le terme de « migrants boliviens maraîchers » se cachent des réalités différentes : des hommes, des femmes, avec plus ou moins de ressources, d'âges et de niveaux d'éducation différents, issus d'un milieu rural ou urbain, d'origines variées en Bolivie. Les difficultés pour les approcher en sont plus ou moins accentuées, et parfois, la conversation a pu être fluide très vite, notamment avec les personnes issues de la seconde génération. La méthode d'approche que je présente ici s'appuie toutefois sur la grande majorité des cas rencontrés, et il n'est pas possible de généraliser en considérant qu'une catégorie (âge, genre...) était plus facile à aborder qu'une autre. J'ajoute que

l'une des particularités des Boliviens est de s'installer dans des lieux délimités : ils se meuvent dans un espace assez restreint, sans se cacher.

### **Entrer en contact : une pièce en cinq actes**

On repère cinq étapes systématiques dans l'immersion nécessaire à la tenue d'entretiens longs ou de récits de vie.

J'ai bénéficié d'abord du privilège de l'inconnu, renforcé par le fait que j'étais d'une part étrangère, et d'autre part de sexe féminin. Mon intérêt pour les Boliviens pouvait d'abord étonner les commerçants ou les producteurs et un climat de curiosité mutuelle – pas ou peu exprimée directement – se dégageait dans mes déambulations à travers les lieux que j'étudiais.

Mais à partir du moment où ils me voyaient souvent et où je posais plus d'une question, ou une question qui ne soit pas d'ordre informatif, je devais faire face au blocage provisoire ou définitif de mes interlocuteurs. Des rumeurs pouvaient alors circuler sur mon compte, disant que j'étais du gouvernement, de la commission sur l'hygiène, du centre des impôts... Un climat de méfiance, mutuelle car je devenais intruse dans ce lieu, s'installait alors.

La troisième étape, le déblocage, était ainsi fondamentale pour eux comme pour moi, afin de recréer une confiance mutuelle. Elle faisait intervenir une tierce personne, « interlocuteur clé ». Dans les marchés, il s'agissait d'une personne avec laquelle j'avais souvent sympathisé plus qu'avec d'autres, leader dans ce lieu. Sur les zones de production, je m'attachais aux techniciens agricoles qui m'accompagnaient. Dans les commerces de détail, les employées, de mon âge ou plus jeunes, servaient souvent d'intermédiaires avec le patron. Ces interlocuteurs privilégiés étaient des références en ces lieux, et pouvaient me

critiquer ou me faire accepter. En général, elles ont encouragé les autres à me répondre et facilité mon insertion en démentant toutes rumeurs à mon égard et en diffusant que j'étais là pour les études et que les données relevées ne seraient pas utilisées contre eux.

Ce déblocage permettait d'accéder à une quatrième étape de l'approche, celle de la libre circulation dans le lieu. Il m'était alors beaucoup plus aisé de commencer des entretiens longs et des récits de vie, même si un certain degré de méfiance se maintenait (selon l'âge, le sexe, la fonction de l'interlocuteur).

Enfin, le fait de circuler sans entraves, d'avoir des conversations longues, d'avoir laissé la place au dialogue plutôt qu'à un rapport chercheur / sujet d'étude, conduisait naturellement à de nouvelles relations qui s'apparentaient à des amitiés naissantes. Les sentiments et les doutes livrés me donnaient parfois l'impression de me transformer en psychologue ; les demandes permanentes de photos me déguisaient en photographe ; les absences non justifiées sur mon lieu d'entretiens étaient questionnées, commentées, regrettées : j'éprouvais, lors de cette dernière étape, le sentiment de ne pas pouvoir m'échapper de mon terrain d'études. Je m'interrogeais aussi sur l'utilisation possible de toutes les informations récoltées dans ce contexte de nouvelles amitiés.

Le chemin parcouru entre le tout début de l'approche et l'au-revoir au terrain est long : l'immersion est lente, non linéaire. Ces cinq étapes sont autant d'échelons à surmonter pour accéder aux informations que l'on souhaite ; elles sont partie prenante de la méthodologie pour aborder des migrants.

### **Le chercheur, soumis lui aussi au jeu du chat et de la souris**

Sur ce parcours, le chercheur hésite lui-même entre visibilité et invisibilité pour



accéder à ses fins. La volonté de me fondre dans le lieu m'a poussée à adopter certaines stratégies pour faire oublier les réels motifs de ma présence. Pour analyser sans dérobes la dynamique du lieu, il fallait développer un bagage de techniques applicables à la plupart de mes interlocuteurs : par exemple l'importance de mon « budget légumes » (achat de légumes pour lancer la conversation), la participation aux activités du lieu (planter, charger, décharger, donner de la monnaie, tricoter...), ou encore le nombre d'heures passées à la cafétéria pour boire des cafés et discuter de tout et de rien avec ceux qui passaient. Ces façons d'être créaient un climat propice à la discussion informelle, dont on tire souvent les meilleures informations. Dans le cas des Boliviens interrogés, extrêmement sensibles à la valeur du travail, elles permettaient aussi de faire comprendre l'intérêt que je portais à ce qu'ils faisaient, à ce qu'ils étaient. À l'inverse, j'ai aussi usé de procédés pour me rendre visible et éviter les fausses rumeurs à mon sujet. Je portais généralement la même tenue repérable de loin, je prévenais l'administration de ma présence, je me faisais accompagner par des personnes déjà connues et respectées qui pouvaient me présenter, ou encore, je répondais aux questions posées et me livrais aussi à mes interlocuteurs.

Oscillant entre ces deux attitudes, entre le cache-cache et le surjeu, j'ai appris à prendre le temps nécessaire et à respecter le temps des personnes interrogées. J'ai commis des erreurs, et l'avancement n'a jamais été parfait : il y a eu des nuits et des jours sans entretiens ; des entretiens « qui servaient à faire du chiffre » ; des entretiens de quatre heures ; des entretiens qui n'avaient rien à voir avec les questions qui m'intéressaient ; des entretiens où j'ai parlé bien plus que la personne en face... Au final, la réussite de ce parcours est partagée : les Boliviens ont été surpris de voir quelqu'un s'intéresser à leur histoire, et je ne m'attendais pas de mon côté à une telle ouverture. La confiance instaurée a fait

émerger un nouveau couple, dans la lignée de celui de « visible et d'invisible » : celui d'accessible et inaccessible, associé à un apprentissage de la patience pour repérer, dévoiler, déjouer les stratégies d'évitement des Boliviens maraîchers. Ces méthodes exigent une mise en miroir préliminaire du chercheur : « Quelle serait mon attitude face à un inconnu qui me demande de raconter ma vie ? » ; « si l'autre se met à nu, puis-je m'y mettre aussi ? », autant de questions qui guident ses pas sur le terrain, mais ne sont peut-être pas spécifiques à l'approche des questions migratoires.

### **Les spécificités de ces approches dans le cadre des études migratoires ?**

Les Boliviens maraîchers ne sont pas seulement des migrants : s'interroger sur les éléments propres aux questions migratoires dans cette démarche méthodologique intermédiaire est nécessaire si l'on souhaite la systématiser.

### **La recherche d'invisibilité : attitudes de migrants, attitudes particulières ou effet du lieu ?**

La recherche d'invisibilité provient d'abord de faits associés à leur condition de migrants. Leur illégalité, notamment, les a conduits à détester qu'on leur demande d'où ils viennent, et de fait, ils sont nombreux à répondre qu'ils sont nés dans le Nord de l'Argentine (Salta, Jujuy) où les traits physiques des populations présentes sont similaires aux leurs. L'Argentine apparaît pourtant comme un pays accueillant, comme en témoignent son histoire, les vagues de régularisations massives des années 1980-90 (Sassone, 2002) et le programme « Patria Grande » mis en place depuis 2006 (Le Gall et Sassone, 2007). Cette peur de l'illégalité est surtout due à leurs conditions de travail, informelles, et à la crainte de ne pas être en règle et de devoir payer des amendes. Au-delà des aspects juridiques, cette méfiance pourrait aussi avoir des racines culturelles, en rapport avec le racisme que les Boliviens et

leurs descendants subissent. L'Argentine s'est construite en regardant vers l'Europe et voit d'un autre œil les migrants issus des pays limitrophes. Les préjugés et discriminations subies par les Boliviens, qu'ils soient issus d'un milieu urbain ou rural, et les violences qui en découlent souvent (Benencia, 2004) pourraient suffire à expliquer leur attitude timorée, où transparaît une certaine soumission envers la hiérarchie et envers les Argentins. Le silence a constitué une forme de résistance, quand la langue ne permettait pas de s'exprimer correctement en espagnol<sup>2</sup>. Cependant, chez les Boliviens maraîchers, ces remarques s'appliquent surtout aux années 1980 et 90, jusqu'à la crise de 2001. Ces années d'ascension fulgurante de certains d'entre eux ont généré un climat de concurrence, qualifiée de déloyale par certains producteurs et commerçants présents depuis longtemps dans le secteur. Leur condition de migrants qui venaient d'arriver s'associait à une forme de jalousie, allant jusqu'à la haine, face à leur réussite. Mais depuis 2004-2005, sur des bases politiques de dialogue avec la Bolivie (pays associé au Mercosur<sup>3</sup>), s'est instauré un climat non de concurrence mais de reconnaissance envers les Boliviens maraîchers, et d'une certaine admiration pour leur travail.

En ce sens, leur attitude actuelle envers un chercheur ne peut être ramenée uniquement à leur condition de migrants. Plusieurs aspects de leur manière d'être, entre méfiance et honte, tiennent aussi à d'autres traits de leur personnalité et appellent des différenciations entre « Les

migrants ». Ainsi, ceux qui sont originaires de Tarija sont en général beaucoup plus bavards que ceux de Potosí. Ou encore, ceux qui sont commerçants parlent plus facilement que les petits producteurs. Enfin, les femmes âgées d'une cinquantaine d'années et au-delà, illettrées, sont extrêmement difficiles à atteindre, alors que leurs filles ou leurs fils répondent sans hésitation. Ces caractéristiques individuelles sont autant d'éléments qui déterminent différents niveaux d'accessibilité chez les maraîchers boliviens. Et si le fait d'être migrant justifie une base de méfiance, de soumission, intégrée au cours d'années de préjugés par les générations de Boliviens présentes en Argentine, aujourd'hui, on ne peut expliquer les difficultés à aborder les Boliviens maraîchers par la simple question migratoire.

Deux autres éléments extérieurs aux Boliviens pourraient également expliquer les difficultés d'approche : les lieux étudiés sont peu propices au choix d'une méthode biographique. La plupart des auteurs qui ont travaillé sur des marchés se sont heurtés à des difficultés similaires : avant d'être face à des migrants, le chercheur est face à des commerçants, qui ne livrent pas facilement leurs données économiques, et n'ont pas le temps de s'étendre sur leur situation personnelle. Les marchés, comme lieux d'échange, sont en bouillonnement permanent et les commerçants ne peuvent être très attentifs à quelqu'un qui n'est pas un client. Il faut alors repérer les moments les plus propices pour aller discuter avec eux, partageant un café, une eau de cannelle, un petit pain, mais sans garantie d'un temps d'attention très long. Les migrants d'origine bolivienne s'échappant du marché dès sa fermeture pour repartir travailler dans les zones de production, il n'était pas possible de les attraper après le marché, pour des entretiens de longue durée, et c'est un autre jour, le samedi, par exemple, qu'ils pouvaient trouver le temps de se livrer. Je reconnais que choisir une méthode biographique n'était pas le plus judicieux face à des

<sup>2</sup> Au sujet des langues, on peut citer l'exemple des secondes générations, nés ou arrivés petits en Argentine, qui n'ont pas eu le droit de parler le quechua, et parlent aujourd'hui avec un accent portègne très fort. Cette interdiction parentale de parler le quechua à la maison provenait directement des discriminations subies par les parents.

<sup>3</sup> Le Mercosur est le Marché Commun du Cône Sud. Créé en 1991 (institutionnellement en 1994), cet ensemble régional à vocation économique comprend le Brésil, l'Argentine, le Paraguay et l'Uruguay, et depuis 2006 le Venezuela. Le Chili et la Bolivie ne sont pas des pays membres mais associés.

personnes peu loquaces et peu disponibles, et a rendu l'approche plus longue et plus laborieuse.

Ces éléments d'explication ont des conséquences en termes d'analyse des pratiques socio-spatiales : elles invitent à ne pas surestimer le fait que les Boliviens maraîchers sont des migrants, et à prendre aussi en compte leurs caractéristiques de petits producteurs, leur éducation, leur famille... pour comprendre leur accessibilité (ou non) et la discrétion de leur inscription territoriale. Les difficultés rencontrées apprennent aussi à cerner rapidement ces détails, pour adopter la meilleure attitude au moment de parler de la condition de migrant. Ainsi, auprès des femmes de plus de cinquante ans, parler en quechua avait un effet immédiat d'ouverture alors qu'elles étaient les plus difficiles à aborder ; ou encore, comparer les légumes de la périphérie de Buenos Aires à ceux dégustés en Bolivie fonctionnait bien auprès des hommes d'une trentaine d'années. Dans tous les cas, il s'agit de valoriser l'origine migratoire de son interlocuteur pour prendre le contre pied de toutes les discriminations. Montrer la richesse de la Bolivie permettait de commencer à augmenter l'auto-estime et la confiance du migrant, ce qui constitue, à mes yeux, la base de tout entretien long.

### **Méthodes ethnologiques, anthropologiques : ce que la géographie a à dire**

La géographie m'a appris à déchiffrer l'espace, mais moins les personnes qui l'habitent : pour comprendre ces méthodes d'approche, aller chercher dans les sciences humaines et sociales voisines s'est avéré indispensable. Le renouveau des études biographiques en sciences sociales à partir des années 1980 (Bertaux, 1980, 1997) a été largement relayé dans les études migratoires. L'utilisation des récits de vie renvoie aux études sociologiques et ethno-anthropologiques : au-delà du renouveau qu'elles connaissent dans les années 1990

(Copans, 200 ; Hammersley et Atkinson, 199 ; Laplantine, 1987), ces disciplines ont contribué au maintien et à la diffusion des méthodes d'observation participante et d'immersion, qui sont apparues indispensables pour accéder à des acteurs qui cherchent à devenir invisibles. Les recherches actuelles sur les migrations ne manquent pas de souligner cet apport (Faret, 2003) et c'est donc en y revenant que l'on pourra trouver des béquilles méthodologiques pour mieux aborder les questions migratoires actuelles. A partir d'un objet commun, les migrants qui cherchent à se fondre ou non dans leur territoire, on adopte une méthode commune inspirée de la méthodologie intermédiaire et des méthodes d'observation et d'immersion venues de l'anthropologie.

Les rapprochements entre ethnologie-anthropologie et géographie sont récents et sont apparus au travers de la géographie culturelle (Robic, 2004). L'introduction de l'ouvrage de J. Bonnemaïson (1996) sur le dilemme entre démarches scientifique et essayiste est un bon retour des ouvertures disciplinaires des années 1980, confirmées dans les années 2000 avec des géographes comme B. Collignon ou J.-F. Staszak qui n'hésitent pas à renouveler les savoirs de la discipline en ayant recours à d'autres méthodes en marge de la discipline. Mais, malgré les raccords de ces dernières années, le cloisonnement disciplinaire reste effectif : les travaux d'une discipline à une autre sur des questions transversales sont restés limités voire inexistantes, et les études sur les migrations ne semblent pas échapper à cette règle (au moins dans les études françaises).

Pourtant, le géographe peut apporter des éléments nouveaux aux méthodes ethno-anthropologiques, liés à la perception des processus d'ancrage territorial. Si la réalité mouvante des migrants ne doit pas occulter leur capacité à construire des territoires (Capron et al., 2005), leur façon de se dérober et de vouloir rester invisibles rend parfois très difficile le repérage de ces



nouveaux territoires. Préliminaire à la méthode biographique, l'immersion longue pourrait être l'une des méthodes pour les appréhender : se construit alors une géographie sensible où serait mise en avant la dimension sensorielle dans le rapport des hommes au territoire, très peu étudiée jusqu'à présent (Grésillon, 2004). La mise en éveil de l'ensemble des sens du chercheur face à des migrants qui n'affirment pas toujours leur territoire de façon ostentatoire pourrait être un apport nouveau de la géographie à l'étude des migrations. On pourrait utiliser les couleurs, les sons, les odeurs, les goûts et leurs changements non dans un simple sens descriptif pour saisir l'ambiance d'un lieu, mais comme marqueurs de nouveaux territoires créés par les migrants. Même si ces éléments paraissent éphémères, au sens où ils s'expriment par exemple le temps d'une fête, ou, dans mon cas, de la tenue du marché, ils constituent des sources tangibles d'inscription territoriale des migrants : pour quelques heures, les migrants s'approprient l'espace en y transposant leur façon de vivre et toute la sensibilité qui lui est associée. Testée sur le marché de La Matanza, où commercent chaque nuit des migrants boliviens, cette approche territoriale et sensible permet de révéler ce qui cherche à se cacher, et de mettre à jour des stratégies de territorialisation silencieuses.

### **Conclusion : pour une géographie sensible des migrations**

Entre patience, confiance, et éveil des sens, j'estime ne pas avoir violé l'intimité des histoires de vie des migrants interrogés. Ces migrants, timides au premier abord, se sont souvent livrés plus que je ne l'aurais imaginé, et probablement plus qu'ils ne l'imaginaient eux-mêmes. Je n'ai pas toujours mené les récits de vie les plus complets, selon les interlocuteurs en face de moi, mais je crois en l'exactitude des informations récoltées, ce qui n'était pas certain suite à la réticence des premiers échanges. La géographie sensible

envisagée pour mieux appréhender les phénomènes d'ancrage territorial des migrants, aux frontières de l'ethnologie-anthropologie, demande certes de la patience mais permet de percevoir en profondeur les pratiques des migrants dans leur espace d'accueil. Pour arriver à ce degré de perception, la méthodologie intermédiaire proposée dans cet article est un préliminaire nécessaire au climat de confiance que suppose toute démarche qualitative.

Toutefois, il reste à voir si ce type d'approche est réalisable avec des migrants beaucoup plus mobiles que les maraîchers boliviens de Buenos Aires (qui circulent surtout dans l'Aire métropolitaine de Buenos Aires entre des points précis) pour comprendre si l'on peut généraliser cette démarche intermédiaire, et cette géographie sensible à d'autres groupes de migrants qui présentent moins de points d'ancrage. Il pourrait aussi apparaître intéressant de créer une sorte de « banque commune » des méthodes en sciences sociales pour mettre en évidence une méthodologie transdisciplinaire propre aux questions migratoires.

Julie Le Gall

Doctorante en géographie

PRODIG - UMR 8586 CNRS /

Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne

Université de Buenos Aires – Faculté des  
Sciences sociales / IMHICIHU DIGEO

[juargall@gmail.com](mailto:juargall@gmail.com)

## Bibliographie

Benencia, Roberto (2004) Trabajo y prejuicio. Violencia sobre inmigrantes bolivianos en la agricultura periférica de Buenos Aires., *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 20, n° 20, pp. 97-118.

Bertaux, Daniel (1980) L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités, *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol.LXIX, pp. 197-225.

Bertaux, Daniel (1997) *Les récits de vie, perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan, 128 p., (128, Domaine Sciences sociales).

Bonnemaison, Joël (1996) *Les fondements géographiques d'une identité, L'archipel du Vanuatu - Essai de géographie culturelle, livre I. Gens de pirogue et gens de la terre*, Paris, Editions de l'ORSTOM, 460 p.

Capron, Guénola ; Cortès, Geneviève ; Guétat-Bernard, Hélène (2005) *Liens et lieux de la mobilité : ces autres territoires*, Paris, Belin, 343 p., (Mappemonde).

Copans, Jean (2008) *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Armand Colin, 128 p., (128, Série "L'enquête et ses méthodes").

Cortès, Geneviève (2001) Les Boliviens à Buenos Aires : présence dans la ville, repères dans la ville *Revue européenne des migrations internationales*, n°17, pp. 119-146.

De Suremain, Marie-Albane (2004) Faire du terrain en AOF dans les années cinquante, *Ethnologie française*, Vol.XXXVII, n°2, pp. 651-659.

Domenech, Eduardo E. (2007) La agenda política sobre migraciones en América del su : el caso de la Argentina, *Revue européenne des migrations internationales*, Vol.23, n°1, pp. 71-94.

Faret, Laurent (2003) *Les territoires de la mobilité, espaces migratoires et communautés transnationales entre le Mexique et les Etats-Unis*, Paris, CNRS Editions, 364 p., (Espaces et milieux).

Grésillon, Lucile (2004) Sentir Paris : itinéraire méthodologique, *Strates*, n°11, disponible à l'adresse :

<http://strates.revues.org/document404.html>  
>, accès en mars 2009.

Hammersley, Martyn ; Atkinson, Paul (1994) *Etnografía, métodos de investigación*, Barcelona, Ediciones Paidós, 296 p.

Laplantine, François (1987) *Clefs pour l'anthropologie*, Mesnil-sur-l'Estrée, Editions Seguers, 226 p., (Clefs).

Le Gall, Julie (2007). "Quand les migrants construisent des territoires : Le marché de gros de la Matanza, nouveau territoire bolivien de Buenos Aires", Communication lors de *Second Congrès bisannuel du GIS Amérique latine*, Rennes.

Le Gall, Julie ; Sassone, Susana M. (2007) Tournant des politiques migratoires en Argentine, vers une nouvelle politique territoriale, *EchoGéo*, n°2, disponible à l'adresse

<<http://echogeo.revues.org/index1850.html>  
>, accès en décembre 2007.

Robic, Marie-Claire (2004) Rencontres et voisinages de deux disciplines, *Ethnologie française*, Vol.XXXVII, n°2, pp. 581-590.

Sassone, Susana M. (2002) *Geografías de la exclusión, inmigración limítrofe indocumentada en la Argentina ; Del sistema mundo al lugar*, Thèse de doctorat, Faculté de philosophie et lettres, Université de Cuyo.